

LA COMMISSION DES FINANCES
DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS
PROPOSE LA SUPPRESSION DU SOUS-
SECRETARIAT DU RAVITAILLEMENT

* DEUIL EN GRÈCE — CALCUL EN SUISSE *

EXCELSIOR

11^e Année. — N° 3.610.

PARIS. 12, RUE DE LILLE. 20 FR.

Le plus court croquis n'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLEON

SAMEDI
30
OCTOBRE
1920

En économie politique, les faits deviennent les vérificateurs de la science.
F. DE TALLEYRAND

LE CORTÈGE QUI A SUIVI LE CORPS DE M. MAC SWEENEY COMPRENAIT 30.000 PERSONNES



L'ARCHEVÈQUE MANNIX BÉNISANT LE CERCUEIL

Tous les Irlandais de Londres et des environs, au total 30.000 personnes, ont suivi le corbillard du lord-maire de Cork. On n'avait pas vu de telles funérailles depuis la mort d'Edouard VII et du général Booth, de l'Armée du Salut. Tous marchaient le chapelet en main, récitant le rosaire, tandis que des musiciens

LE CORTÈGE TRAVERSE LE PONT DE BLACKFRIARS

LE CORBILLARD ESCORTÉ DE VOLONTAIRES IRLANDAIS islandais, en costume national, jouaient des airs de leur pays. L'archevêque Mannix avait bénit le cercueil après le service religieux à la cathédrale Saint-George. Des volontaires irlandais encadraient le corbillard. Aucun incident ne se produisit. Le corps a été envoyé directement à Cork par un vapeur spécial.

LA DESTRUCTION DES ARMES ET DES MUNITIONS SE POURSUIT EN ALLEMAGNE



CANONS DE FUSILS ET MITRAILLEUSES RÉUNIS À BERLIN



MONCEAU DE GRENADES À MAIN, DANS UN FAUBOURG DE BERLIN



REVOLVERS ET PISTOLETS AUTOMATIQUES

Depuis déjà plusieurs mois se poursuit méthodiquement dans toute l'Allemagne la livraison des armes restées aux mains des démobilisés. Ces armes, suivant une clause du traité de Versailles, doivent être détruites. Le gouvernement allemand accorde même une prime à ceux qui les livrent. Nos adversaires



PLUSIEURS MILLIERS DE FUSILS DU DERNIER MODÈLE

d'hier parlent volontiers, trop peut-être, de la destruction de ces armes, mais on doit constater que si les fameux gardes civiques réorganisés par l'"Orgesch" n'ont point d'uniformes, ils n'en sont pas moins armés. Et l'on sait, d'autre part, que des armes ont été introduites en fraude en Allemagne depuis deux ans.



BANDES DE CARTOUCHES POUR MITRAILLEUSES

LE TRANSPORT DU CORPS DU ROI A ATHÈNES

DEVANT UNE FOULE IMUF, LE CORPS D'ALEXANDRE EST CONDUIT DE TATOI A LA MÉTROPOLE

Le cercueil se trouvait dans l'automobile du roi. Au volant de la voiture était le compagnon de courses d'Alexandre, le lieutenant Metaxas. Derrière se tenait la reine Olga, la veuve du roi Georges. Dans une autre voiture se trouvait Mme Manos, l'épouse du roi.

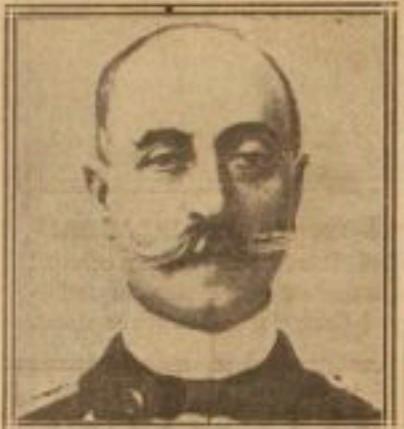
[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

ATHÈNES, 27 octobre. — Calais en Salles, défilé en Grèce. États de voix autour d'une envoiure, d'un côté, sonnée aux pieds d'un mort, de l'autre. A Lucerne, la politique sans autre de la table de Constantin, et les jours passés continuent. Ce n'étaient pas aujourd'hui les funérailles. Les funérailles se sont une marche solennellement déroulée. Elles ne seront rien après ce qui fut fait à Athènes.

On transportait de Tatoi à la Métropole le corps d'Alexandre le Jeune.

La foule était sur le passage, haute la tête, tout Athènes ; le mort arriva sur la grande place, mais volontement il arriva.

Une première voiture entraîna la marche, sur cette première voiture, un croissant portant une haute croix, à long corps sortant par la partie. A l'intérieur,



L'ADMIRAL COUDOURIOU

le prince, en escarhouche, en barbe, en cheveux. Suivirent trois autres voitures contenant d'autres proches décès, embaumés, barbes et cheveux de même. La quatrième sacra, le cortège était entier. La ferveur non contenue du peuple avait tout engorgé. Après, donc, la foule. Et, au-

deau de cette foule, quelque chose de tout qui dominait : c'était le roi mort, dans son cercueil, sur une auto.

C'était la sieste, celle du mort. Tapissoi, posé sur le démon de la mort, échappant, il brûlait les rues d'Athènes. C'était l'auto où, à corps englouti dans le bâquet, les siens ne voyaient de la personne royale, sauf seul Jules, qui, monsieur, se voulait être le chevalier blonde empêché.

L'auto où l'auto où l'auto... « amit à croire à la foule. Elle la reconnaissait, Gérald elle, aussi de sa pensée à maître, cette fois, au contraire des hommes qui reconnaissent leurs souffrants, lui, le roi revenait mort sur sa machine. Son cercueil était juste sur sa toupie.

Et son vieil ami, son vieux frère de grande voile, son vieux compagnon de courses Metaxas, le lieutenant Metaxas, les larmes sur les yeux, le charognon sur la face, d'une main tremblante, étais au volant. La tôle pleurait. Devant, au grand-mère, la reine Olga, qui se templa rendait aux rives de Grèce que pour courroux ou envahie, la reine Olga regardait. Son coeur, où jadis aux côtés du roi Georges, son mari assassiné, c'est était laid de bon passez un grand costume pour des écrinées de parade, elle regardait, l'œil, à travers ses larmes et à travers la vitre, si ce peuple, qui l'avait secouée dans sa spoudene, la reconnaissait dans sa dérasse.

Puis une autre voiture. Dans celle-là, Mme Manos, la petite épouse du roi. Mais elle ne regardait rien, elle, elle ne regardait, le visage dans son mouchoir, que l'image vivante du mort étendus sur toute sa couchette.

Cot après-midi, Athènes ne fait pas de politiques.

L'amiral Coudouriotis régent

L'Assemblée Grecque s'est réunie jeudi et a procédé au choix d'un régime. C'est l'amiral Coudouriotis, ancien membre du gouvernement provisoire de Salonicque et ancien commandant en chef de la marine hellénique, qui a été élu par 127 voix contre 3.

Apparemment, M. Venizelos a prononcé le discours suivant :

— Je vous annonce, avec une profonde douleur, la mort du roi Alexandre.

Maxime BAEK

qui rentrait courroie de gloire de la campagne contre la Bulgarie, la reine Sophie était en voiture près de l'aventure Kipidilia, pour voir passer le défilé des troupes, en route désignées à l'origine pour se montrer. Le chef de la mission militaire en Grèce, le général de Viparis, se trouvait au même endroit, à une certaine distance de la reine, et entouré de son état-major. En attendant l'apparition des troupes, il gagna l'entrée. Quoique la distance entre la reine et lui fut appréciable, la reine n'en fut pas étonnée. Elle appela un défilé de camp du roi et lui enjoignit d'aller tout de suite au général de corps de l'armée. Le malheureux courtois assentit pour la première fois une mission militaire. Il regarda d'abord, s'approcha du général et, naturellement, ne lui communiqua point le fâcheux message.

La cérémonie de Potsdam

En ce qui concerne la fameuse histoire du défilé de maréchal et de la cérémonie de Potsdam, M. Melas rapporte un fait absolument nouveau :

— En recevant le avis de maréchal des mains du Kaiser, le roi, qui ne fut jamais un orateur, s'est hâté à prononcer quelques mots d'acquaintance. Il ajouta qu'il ne pouvait empêcher que c'était en Allemagne qu'il avait fait ses études militaires. Ces paroles de Constantin étaient de pure curiosité envers l'Allemagne et ne constituaient rien d'offensant pour la France. Elles n'exprimaient d'ailleurs que la visite. Mais, le même jour, lorsque le roi s'habilla pour se rendre au défilé pour le Kaiser, un officier de service de l'empereur vint auprès de lui et lui soumit, tapé à la machine, un grand discours remplit, selon les meilleures traditions prussiennes, de sous-entendus dédisants.

— Ce qui explique peut-être un peu ce penchant à la rancune, c'est l'admirable adresse du roi. Il lui suffit d'inviter le roi pour se rappeler presque entièrement par cœur. Ainsi bien entendue, il peut repeter mot à mot la conversation qu'il a eue. Voici un fait typique :

Machiavel

— Au cours des premiers mois de la Grande Guerre, lorsque ce fut fait journalièrement pour le convaincre d'abandonner la neutralité, je n'ai pas cessé à appeler à mon secours Machiavel lui-même. Un matin, je suis entré dans son bureau, portant avec moi le livre de Machiavel sur l'éducation des princes.

— Je voulais lire au roi les 19^e et 21^e chapitres, où le philosophe italien, à l'aise d'arguments puissants, prouve la nécessité absolue qu'il y a pour un Etat de prendre toujours « la partie d'un des belligérants, quand des voisins combattaient彼此 de ses frontières, ce qui était notre cas dans les hostilités serbo-bulgares.

— Je connais bien Machiavel par cœur, ma réponse le roi, et je n'ai pas besoin de son livre ; je connais très bien ce que tu veux me dire.

— Et, en effet, nous sommes tombés d'accord sur le chapitre en question. C'est alors que je me suis rendu compte que même Machiavel, si Allemand dans ses principes, ne pouvait m'aider au roi.

— Machiavel cite encore l'assurance suivante qui démontre bien l'esprit étroitement national de Constantin :

— Un jour, un ministre attendait depuis déjà un bon moment dans l'antichambre royale pour être reçu. Je me permis de le faire remarquer au roi.

— Cela ne fait rien, me répondit-il. Reste encore un moment, jusqu'à ce que j'arrive ma cigarette.

— Et comme je m'exprimai mon élégement de la voir faire attendre son ministre pour une semblable raison, il exulta :

— Je crains de lui montrer une faute de politesse en faisant devant lui ce que je n'ai pas convenu.

— J'avoue que cela me paraît la moindre d'un roi d'avant 1789. A propos de cigarettes, je me souviens qu'en 1913, lorsque Athènes reçut la seconde division,

qui rentrait courroie de gloire de la campagne contre la Bulgarie, la reine Sophie était en voiture près de l'aventure Kipidilia, pour voir passer le défilé des troupes, en route désignées à l'origine pour se montrer. Le chef de la mission militaire en Grèce, le général de Viparis, se trouvait au même endroit, à une certaine distance de la reine, et entouré de son état-major. En attendant l'apparition des troupes, il gagna l'entrée. Quoique la distance entre la reine et lui fut appréciable, la reine n'en fut pas étonnée. Elle appela un défilé de camp du roi et lui enjoignit d'aller tout de suite au général de corps de l'armée. Le malheureux courtois assentit pour la première fois une mission militaire. Il regarda d'abord, s'approcha du général et, naturellement, ne lui communiqua point le fâcheux message.

— La cérémonie de Potsdam

En ce qui concerne la fameuse histoire du défilé de maréchal et de la cérémonie de Potsdam, M. Melas rapporte un fait absolument nouveau :

— En recevant le avis de maréchal des mains du Kaiser, le roi, qui ne fut jamais un orateur, s'est hâté à prononcer quelques mots d'acquaintance. Il ajouta qu'il ne pouvait empêcher que c'était en Allemagne qu'il avait fait ses études militaires. Ces paroles de Constantin étaient de pure curiosité envers l'Allemagne et ne constituaient rien d'offensant pour la France. Elles n'exprimaient d'ailleurs que la visite. Mais, le même jour, lorsque le roi s'habilla pour se rendre au défilé pour le Kaiser, un officier de service de l'empereur vint auprès de lui et lui soumit, tapé à la machine, un grand discours remplit, selon les meilleures traditions prussiennes, de sous-entendus dédisants.

— Ce qui explique peut-être un peu ce penchant à la rancune, c'est l'admirable adresse du roi. Il lui suffit d'inviter le roi pour se rappeler presque entièrement par cœur. Ainsi bien entendue, il peut repeter mot à mot la conversation qu'il a eue. Voici un fait typique :

Machiavel

— Au cours des premiers mois de la Grande Guerre, lorsque ce fut fait journalièrement pour le convaincre d'abandonner la neutralité, je n'ai pas cessé à appeler à mon secours Machiavel lui-même. Un matin, je suis entré dans son bureau, portant avec moi le livre de Machiavel sur l'éducation des princes.

— Je voulais lire au roi les 19^e et 21^e chapitres, où le philosophe italien, à l'aise d'arguments puissants, prouve la nécessité absolue qu'il y a pour un Etat de prendre toujours « la partie d'un des belligérants, quand des voisins combattaient彼此 de ses frontières, ce qui était notre cas dans les hostilités serbo-bulgares.

— Je connais bien Machiavel par cœur, ma réponse le roi, et je n'ai pas besoin de son livre ; je connais très bien ce que tu veux me dire.

— Et, en effet, nous sommes tombés d'accord sur le chapitre en question. C'est alors que je me suis rendu compte que même Machiavel, si Allemand dans ses principes, ne pouvait m'aider au roi.

— Machiavel cite encore l'assurance suivante qui démontre bien l'esprit étroitement national de Constantin :

— Un jour, un ministre attendait depuis déjà un bon moment dans l'antichambre royale pour être reçu. Je me permis de le faire remarquer au roi.

— Cela ne fait rien, me répondit-il. Reste encore un moment, jusqu'à ce que j'arrive ma cigarette.

— Et comme je m'exprimai mon élégement de la voir faire attendre son ministre pour une semblable raison, il exulta :

— Je crains de lui montrer une faute de politesse en faisant devant lui ce que je n'ai pas convenu.

— J'avoue que cela me paraît la moindre d'un roi d'avant 1789. A propos de cigarettes, je me souviens qu'en 1913, lorsque Athènes reçut la seconde division,

qui rentrait courroie de gloire de la campagne contre la Bulgarie, la reine Sophie était en voiture près de l'aventure Kipidilia, pour voir passer le défilé des troupes, en route désignées à l'origine pour se montrer. Le chef de la mission militaire en Grèce, le général de Viparis, se trouvait au même endroit, à une certaine distance de la reine, et entouré de son état-major. En attendant l'apparition des troupes, il gagna l'entrée. Quoique la distance entre la reine et lui fut appréciable, la reine n'en fut pas étonnée. Elle appela un défilé de camp du roi et lui enjoignit d'aller tout de suite au général de corps de l'armée. Le malheureux courtois assentit pour la première fois une mission militaire. Il regarda d'abord, s'approcha du général et, naturellement, ne lui communiqua point le fâcheux message.

— La cérémonie de Potsdam

En ce qui concerne la fameuse histoire du défilé de maréchal et de la cérémonie de Potsdam, M. Melas rapporte un fait absolument nouveau :

— En recevant le avis de maréchal des mains du Kaiser, le roi, qui ne fut jamais un orateur, s'est hâté à prononcer quelques mots d'acquaintance. Il ajouta qu'il ne pouvait empêcher que c'était en Allemagne qu'il avait fait ses études militaires. Ces paroles de Constantin étaient de pure curiosité envers l'Allemagne et ne constituaient rien d'offensant pour la France. Elles n'exprimaient d'ailleurs que la visite. Mais, le même jour, lorsque le roi s'habilla pour se rendre au défilé pour le Kaiser, un officier de service de l'empereur vint auprès de lui et lui soumit, tapé à la machine, un grand discours remplit, selon les meilleures traditions prussiennes, de sous-entendus dédisants.

— Ce qui explique peut-être un peu ce penchant à la rancune, c'est l'admirable adresse du roi. Il lui suffit d'inviter le roi pour se rappeler presque entièrement par cœur. Ainsi bien entendue, il peut repeter mot à mot la conversation qu'il a eue. Voici un fait typique :

Machiavel

— Au cours des premiers mois de la Grande Guerre, lorsque ce fut fait journalièrement pour le convaincre d'abandonner la neutralité, je n'ai pas cessé à appeler à mon secours Machiavel lui-même. Un matin, je suis entré dans son bureau, portant avec moi le livre de Machiavel sur l'éducation des princes.

— Je voulais lire au roi les 19^e et 21^e chapitres, où le philosophe italien, à l'aise d'arguments puissants, prouve la nécessité absolue qu'il y a pour un Etat de prendre toujours « la partie d'un des belligérants, quand des voisins combattaient彼此 de ses frontières, ce qui était notre cas dans les hostilités serbo-bulgares.

— Je connais bien Machiavel par cœur, ma réponse le roi, et je n'ai pas besoin de son livre ; je connais très bien ce que tu veux me dire.

— Et, en effet, nous sommes tombés d'accord sur le chapitre en question. C'est alors que je me suis rendu compte que même Machiavel, si Allemand dans ses principes, ne pouvait m'aider au roi.

— Machiavel cite encore l'assurance suivante qui démontre bien l'esprit étroitement national de Constantin :

— Un jour, un ministre attendait depuis déjà un bon moment dans l'antichambre royale pour être reçu. Je me permis de le faire remarquer au roi.

— Cela ne fait rien, me répondit-il. Reste encore un moment, jusqu'à ce que j'arrive ma cigarette.

— Et comme je m'exprimai mon élégement de la voir faire attendre son ministre pour une semblable raison, il exulta :

— Je crains de lui montrer une faute de politesse en faisant devant lui ce que je n'ai pas convenu.

— J'avoue que cela me paraît la moindre d'un roi d'avant 1789. A propos de cigarettes, je me souviens qu'en 1913, lorsque Athènes reçut la seconde division,

qui rentrait courroie de gloire de la campagne contre la Bulgarie, la reine Sophie était en voiture près de l'aventure Kipidilia, pour voir passer le défilé des troupes, en route désignées à l'origine pour se montrer. Le chef de la mission militaire en Grèce, le général de Viparis, se trouvait au même endroit, à une certaine distance de la reine, et entouré de son état-major. En attendant l'apparition des troupes, il gagna l'entrée. Quoique la distance entre la reine et lui fut appréciable, la reine n'en fut pas étonnée. Elle appela un défilé de camp du roi et lui enjoignit d'aller tout de suite au général de corps de l'armée. Le malheureux courtois assentit pour la première fois une mission militaire. Il regarda d'abord, s'approcha du général et, naturellement, ne lui communiqua point le fâcheux message.

— La cérémonie de Potsdam

En ce qui concerne la fameuse histoire du défilé de maréchal et de la cérémonie de Potsdam, M. Melas rapporte un fait absolument nouveau :

— En recevant le avis de maréchal des mains du Kaiser, le roi, qui ne fut jamais un orateur, s'est hâté à prononcer quelques mots d'acquaintance. Il ajouta qu'il ne pouvait empêcher que c'était en Allemagne qu'il avait fait ses études militaires. Ces paroles de Constantin étaient de pure curiosité envers l'Allemagne et ne constituaient rien d'offensant pour la France. Elles n'exprimaient d'ailleurs que la visite. Mais, le même jour, lorsque le roi s'habilla pour se rendre au défilé pour le Kaiser, un officier de service de l'empereur vint auprès de lui et lui soumit, tapé à la machine, un grand discours remplit, selon les meilleures traditions prussiennes, de sous-entendus dédisants.

— Ce qui explique peut-être un peu ce penchant à la rancune, c'est l'admirable adresse du roi. Il lui suffit d'inviter le roi pour se rappeler presque entièrement par cœur. Ainsi bien entendue, il peut repeter mot à mot la conversation qu'il a eue. Voici un fait typique :

Machiavel

— Au cours des premiers mois de la Grande Guerre, lorsque ce fut fait journalièrement pour le convaincre d'abandonner la neutralité, je n'ai pas cessé à appeler à mon secours Machiavel lui-même. Un matin, je suis entré dans son bureau, portant avec moi le livre de Machiavel sur l'éducation des princes.

— Je voulais lire au roi les 19^e et 21^e chapitres, où le philosophe italien, à l'aise d'arguments puissants, prouve la nécessité absolue qu'il y a pour un Etat de prendre toujours « la partie d'un des belligérants, quand des voisins combattaient彼此 de ses frontières, ce qui était notre cas dans les hostilités serbo-bulgares.</

